

De l'irréductible... chez l'Enfant de cinéma

**Texte de Camille Girard, administrateur des *Enfants de cinéma*
et programmateur au cinéma l'Apollo de Châteauroux**

**lu lors de la table ronde « Quelle exigence en matière d'éducation artistique au cinéma ? »
lors de Rencontre nationale *École et cinéma* à Montpellier, le 04 octobre 2018**

Je souhaitais partager avec vous deux ou trois réflexions liées à mes expériences au sein du dispositif *École et cinéma*. La première est peut-être un peu « terre-à-terre », elle consiste à observer les enfants en train de regarder un film. Point de vue de celui qui, au fond de la salle projette le film et observe ces petites silhouettes qui débordent de leur chaise. Que voit-on ? Des pieds qui se balancent ou se figent, des corps tout entier qui s'affalent, se tordent ou se dressent. Ces images viennent, d'une certaine façon, en contrechamp de [l'exposition du photographe Meyer](#), qui, on se souvient, invité en résidence par le cinéma l'Alhambra à Marseille s'était immergé pendant des séances scolaires pour photographier les enfants spectateurs : on pouvait voir des visages déformés et grimaçants, des corps tordus, raidis ou recroquevillés. Que dire à ce sujet, sinon faire ce constat simple : le spectateur est pris par ce qu'il voit, et ce qu'il voit, l'enfant le vit d'abord avec son corps.

Changement de point de vue, on est maintenant devant les enfants. La projection est terminée. La discussion s'engage. J'ai longtemps été angoissé par ces moments, non par l'idée de prendre la parole mais plutôt mesurant le fait que de la donner n'était pas sans conséquence. Que faire de cette parole, notamment de celle des plus petits, souvent hors sens, à côté, hors sujet ? « J'ai un trou dans ma chaussette » ou encore « moi, j'adore aller chercher des œufs de Pâques dans le jardin ». Voilà ce que l'on peut entendre après une séance de cinéma. Tous ceux qui animent des discussions en ont fait l'expérience. Il y a d'un côté les enfants qui récitent la leçon : « Charlie Chaplin était un autodidacte », ou encore « ben mon père il a tous les DVD » et puis il y a les autres qui s'autorisent à une parole que l'on pourrait appeler « authentique » et c'est souvent celle-ci dont on ne sait pas quoi faire. C'est pourtant dans ce « mal dit » que, me semble-t-il, l'élève loge l'irréductible de son être d'enfant spectateur. Il y a donc eu pour moi ce point de bascule, c'est-à-dire le moment où j'ai accepté l'idée que les enfants avaient un savoir sur le cinéma, que ce savoir était un savoir authentique et qu'il l'était le plus souvent à leur insu.

« Moi, j'adore aller chercher des œufs de Pâques dans le jardin ». Quand, après une séance du film *Mon voisin Totoro*, une petite fille de 5 ans prononce cette phrase, je plonge dans un certain désarroi ! Pourtant, que dit cette petite fille avec cette phrase ? On peut déjà penser

qu'elle procède par association et c'est déjà pas mal du tout. Elle associe deux plaisirs intenses, celui ressenti en allant chercher les œufs de Pâques et celui ressenti en visionnant *Mon voisin Totoro*. Un enfant de cinq ans ne peut que difficilement, au sujet d'un film, exprimer ses affects sans passer par l'association... Par ailleurs, si on réfléchit à cette histoire d'œufs de Pâques, on remarquera que cet évènement n'est pas sans rapport avec l'œuvre de Miyazaki. Là où un universitaire parlerait d'irruption du merveilleux dans le réel, une petite fille de 5 ans préfère nous le dire avec un exemple très concret. On pense au quotidien d'une petite fille (école, bus, dodo) et un beau jour sa mère lui dit : - tu vas voir dimanche, des cloches dans le ciel vont déposer des chocolats dans le jardin... C'est donc à partir de cet exemple très concret que j'ai commencé à entendre les enfants d'une autre oreille et que, d'une certaine manière, j'ai consenti à me laisser enseigner par eux.

« J'ai un trou dans la chaussette ». Voici une phrase prononcée par un petit garçon qui ne me laisse pas moins coi. Y-a-t-il plus inconfortable qu'un trou dans une chaussette ? Comment dire, pour un enfant, qu'une expérience vécue à l'école fût à ce point inconfortable. Comment peut-il s'y autoriser ? De quelle manière cela va s'exprimer, et quand ? Que va-t-il raconter alors le soir à ses parents ? « La maîtresse ce matin au cinéma, elle nous a montré plein de morts ». « Au cinéma, il y avait un monsieur qui était saoul sur son vélo et qui tirait partout avec sa carabine ». L'enfant guette la réaction de ses parents, il veut vérifier si tout cela est bien conforme. Et puis, si par malheur sa nuit est agitée par un cauchemar, il peut très bien décider d'évoquer le film qu'il a vu à l'école, et les parents en déduiront, inévitablement, que c'est le film qui en est la cause. Je préfère faire l'hypothèse que c'est plutôt parce qu'il a vu un film que cet enfant parvient à dire quelque chose de son cauchemar. Ce qui est très différent. Si un enfant est capable d'associer deux moments de plaisir, il peut tout aussi bien le faire avec ce qui le heurte.

« J'ai un trou dans la chaussette », cette phrase nous montre très clairement avec quelle puissance le cinéma peut toucher les enfants et comment leur corps est affecté par ce qu'il voit à l'écran. Le mot « trou » suggère une effraction. Quelque chose s'est ouvert.

Nombre d'adultes évoquent ce sentiment éprouvé dans l'enfance à l'occasion d'une séance de cinéma. Sorte de traumatisme qui se trouvera paradoxalement le point de départ de leur cinéphilie. L'enfant voit une image, un film qu'il n'aurait pas dû voir. Cette image ouvre un trou, une question dont l'enfant ne sait que dire.

Lorsqu'une classe se déplace pour aller cinéma, on l'entend de loin. Toujours ce même brouhaha, ces mêmes éclats de voix. Impossible de différencier une classe d'une autre, le son est exactement le même. On peut considérer que le dispositif *École et cinéma* s'adresse à une

classe, à une école, à un niveau. Je pense évidemment que non. Une fois la classe installée dans la salle, chacun dans le noir est seul devant l'écran.

Apprend-on, avec l'école à bien se conduire dans une salle de cinéma ? La réponse est certainement oui. Apprend-on, avec l'école à regarder un film ? Je laisse la réponse ouverte. Apprend-on, avec l'école à s'identifier à un personnage ? Pour moi, la réponse est non.

Qu'apprend-on du cinéma avec l'école ?

Qu'est ce que le cinéma apporte à l'école ?

(Je préfère tenter de répondre à la deuxième question).

Il y a quelques années, une enseignante m'appelle. Elle souhaite annuler sa séance. Un drame est survenu dans sa classe, un élève a perdu un de ses parents dans un accident de voiture. L'élève est absent, ses camarades sont très angoissés. Les cours sont devenus invivables. Dans ces conditions, pour cette enseignante, il est inconcevable de se rendre au cinéma pour aller voir « Mon voisin Totoro ». - Le sujet du film ne pourrait que remuer le couteau dans la plaie, me dit-elle. Nous réfléchissons. Bien que la décision d'annuler la séance semble s'imposer, l'idée de priver les élèves de cette projection, ajoute encore de la déception au malheur. Nous décidons finalement de maintenir la séance et je propose d'assurer une discussion avec la classe. S'en tenir au film, rien qu'au film, fût notre ligne de conduite. Par la suite, l'enseignante me raconta que cette discussion se poursuivit toute l'année. Cet exemple montre bien comment un film peut permettre de pacifier une classe, de donner à chacun la possibilité de parler en-deçà de son insondable ressenti, de son propre réel, en se raccrochant aux personnages par exemple... En quelque sorte, cette expérience collective permet de tromper l'impossible à penser pour chacun.

Le cinéma participe de l'enseignement tout comme il lui échappe. Si je suis encore parmi vous aujourd'hui, c'est que j'ai toujours senti que cette question pouvait rester ouverte, qu'elle ne serait jamais résolue. Que chacun ici, aux *Enfants de cinéma*, avait sa place pour dire quelque chose de son bricolage, de ses trouvailles mais aussi de ses ratages ou de ses impasses. Entre éducation et cinéma, il est indéniable qu'un hiatus opère et insiste. Ce paradoxe, que j'ai rencontré grâce aux *Enfants de cinéma*, nous devons, sans jamais céder, continuer à le faire vivre, tout simplement parce que nous n'avons rien de plus précieux – à transmettre.